

Légende.

L'Arbre de la Croix.

Crua fidelis, inter omnes
Arbor una nobilis
Nulla sylva talem protegit
Fronde, flore, germine.
(Hymne de Fortunat, écri-
que de Poitiers, au 610.)

La légende de l'arbre de la Croix est la vraie légende des siècles. Elle a été très populaire parmi les chrétiens depuis le temps de Fortunat jusqu'à nos jours. Mais le plus souvent elle n'apparaît que par fragments, et même Jacques de Voragine, en réunissant les différents thèmes de sa *Légende dorée*, lui a consacré deux récits différents sous les titres de *Légende de l'invention de la Croix*, et celui de *l'exaltation de la Croix*. Au moyen âge et jusqu'au dix-huitième siècle, elle a été décrite tour à tour par la plume du poète, le pinceau du miniaturiste et du peintre chargé de tracer les "histoires" sur les murs des églises, le ciseau de l'imagier et le ciseau de l'orfèvre. Aussi la voit-on briller, peinte dans les verrières des cathédrales, taillée dans les diptyques en ivoire que le voyageur chrétien emportait, comme un autel portatif, dans ses courses lointaines.

De nos jours encore, on la voit réapparaître dans les œuvres de l'art chrétien renaissant, et, au milieu de ce siècle, un poète allemand, Johann Gabriel Seidl, en a chanté la première partie avec un charme qui rappelle les trouvères d'autrefois. Nous avons cherché à le suivre où plutôt à le traduire, complétant le reste de cette petite compilation à l'aide d'autres récits beaucoup plus anciens, pensant qu'il était bon que cette légende fut répétée une fois de plus au dix-neuvième siècle.

I

Adam avait porté le poids de la vie pendant neuf cent trente ans. Infirme, brisé par l'âge et par les travaux, il n'avait cessé un seul

jour de sentir combien lourde était à porter cette parole du Seigneur : "Tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage, jusqu'à ce que tu retournes à la terre dont tu as été tiré." Etendu, enfin, sur sa couche de douleur, il appela à lui Seth, son fils, et il lui dit : "Mon fils, je vais te quitter ; je me sens mourir. La mort devait venir pour moi ; elle est le fruit du péché. Déjà j'ai vu mourir Abel, et maintenant tu vas, à ton tour, me voir mourir."

Son fils Seth répandit des larmes amères. Mon père, dit-il, vous ne mourrez point ! Il doit certainement y avoir de par le monde une herbe dont la vertu pourra vous guérir. Je vais la chercher ; n'importe où elle puisse être, je la trouverai. Dussé-je aller pour cela jusqu'à cet Eden, dont vous m'avez dit les merveilles et où croissent les beaux arbres de vie. Oui je chercherai partout le Paradis pour m'assurer s'il n'y croît pas quelque plante contre la mort.

— Mon fils, dit Adam, que pourras-tu chercher au Paradis dont le Seigneur m'a banni dans sa colère ? Si même tu parvenais à en trouver le chemin, tu n'ignores pas que la porte en est gardée par un ange dont la main est armée d'un glaive ?

— Hé bien, répondit Seth, qu'il y ait un ange armé d'un glaive, je saurai bien l'attendrir par mes prières ! Mon père, adieu ; que votre bénédiction me protège... Je pars, et je reviendrai avec l'herbe qui doit vous rendre la santé !

Et Adam bénit son fils, mais il sentait le sang se glacer dans son cœur. — Seth cependant part ; il part court le monde en cherchant l'herbe de vie, et enfin, il arrive un jour, exténué de fatigues, mais plein d'espérance à la porte du Paradis. Mais là, il est arrêté par le Chérubin au glaive flamboyant qui lui dit :

— Arrière ! que viens-tu chercher ici ? le pied de l'homme mortel ne franchit pas ce seuil !

— Hélas, répondit le voyageur, je suis le fils d'Adam, le pauvre Seth ; mon père est malade et peut-être il va mourir ; je viens voir si dans le Paradis le Seigneur n'a point fait croître quelque herbe bienfaisante contre la mort.

— Retourne sur tes pas, dit le Chérubin, retourne, mon fils : il est trop tard pour chercher des simples

et des remèdes. Ton père, depuis longtemps est mort... Cependant, je puis encore faire quelque chose pour toi ; je vais te donner un rameau de l'arbre de vie ; et bien qu'Adam soit au sein de la terre, il connaîtra les vertus de ce rameau et il en sentira les consolations.

Seth accepta le rameau ; nourrissant toujours quelque espoir dans son cœur il prit le chemin du retour. Mais revenu avec son rameau à la maison paternelle, il la trouva vide et désolée. Adam, depuis longtemps, avait cessé de vivre. Après l'avoir vainement cherché de toutes parts, Seth se souvint des paroles de l'ange et, prenant à la main le rameau de l'arbre du Paradis, il voulut au moins connaître le tombeau de son père. Une petite colonne parmi les halliers lui en indiqua la place. Là il planta le rameau qui devait apporter des consolations à Adam jusqu'au sein même de la terre.

Et le rameau prit racine dans la terre qui recouvrait les restes du premier homme. Il grandit, réchauffé par les doux rayons du soleil du bon Dieu. — Le rameau devint un arbre dépassant de la cime toute la futaie des bois d'alentour. Il grandit, grandit encore, jusqu'à ce que, dans le pays entier, aucun arbre ne pouvait entrer en comparaison avec lui. Se développant dans toute sa force et sa beauté, l'arbre étendait au loin ses branches, jusqu'à ce que leur nombre se projetât de la tombe de l'aïeul à celle des arrières petits-enfants.

Et l'arbre croissait toujours. La rosée du ciel rafraîchissait chaque nuit ses feuilles verdoyantes ; les oiseaux chanteurs venaient chercher un abri contre les tempêtes dans ses ramées touffues, et tout autour de ses racines s'étendait un tapis diapré de mille fleurs aux couleurs éclatantes et tendres, aux senteurs délicieuses. Les abeilles et les papillons joyeux y bourdonnaient dans les chaudes journées de l'été, après que les oiseaux avaient chanté dans les tièdes soirées du printemps.

II

Mais à mesure que l'arbre croissait dans sa magnificence, les hom-